

## LE PROSAÏSME LINGUISTIQUE DANS LE GENRE ROMANESQUE : QUELS ENJEUX CHEZ LES NÉGRO-AFRICAINS FRANCOPHONES ?

**Alfred ESSIS AKPA**

Université Alassane Ouattara de Bouaké - Côte d'Ivoire

[alfredessis1963@gmail.com](mailto:alfredessis1963@gmail.com)

**Résumé :** Il n'est pas singulier de constater, aujourd'hui, que le langage prosaïque, s'affiche comme l'une des marques énonciatives les plus saillantes de l'écriture romanesque. Ainsi, certains critiques considèrent-ils les textes qui découlent de ce genre comme hautement triviaux, voire plats. D'autres, en revanche, estiment qu'il n'existe de fait de langue qui ne soit motivé, bien plus, aucun écrit littéraire, à quelque genre qu'il appartienne, n'est innocent ni sans visée particulière. Un tel débat est la source principale de la motivation qui ouvre cette quête aux symbolismes du prosaïsme linguistique chez des romanciers de langue française.

**Mots-clés :** Prosaïsme linguistique, genre romanesque, énonciation, symbolismes, enjeux.

**Abstract:** It is not unusual to note today that the prosaic language appears as one of the most prominent enunciative marks of romantic writing. Thus, some critics consider the texts which follow from this genre as highly trivial, even flat. Others, on the other hand, consider that there is in fact no language that is not motivated, much more, no literary writing, whatever genre it belongs to, is innocent and without any particular aim. Such a debate is the main source of motivation which opens this quest to the symbolisms of linguistic prosaism in French-speaking novelists.

**Keywords :** Linguistic prosaism, romantic genre, enunciation, symbolism, stakes.

### Introduction

Dans la langue française, jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, était effectivement considéré comme prosaïque, « tout ce qui relève de la prose, qui est propre à la prose et à ses procédés. »<sup>1</sup> Mais, la lexicologie moderne retient que le substantif prosaïsme est issu de l'adjectif latin « prosaïcus », qui signifie « écrit en prose et qui manque de noblesse. »<sup>2</sup> Ainsi, est, désormais, prosaïque « tout ce qui est plat, sans noblesse et qui fait preuve d'une certaine vulgarité.»<sup>3</sup> Le prosaïque exprimant un jugement de valeur péjoratif, le style prosaïque d'une œuvre ne fait-il que la plonger dans le populaire trivial ou le terre à terre, le

---

<sup>1</sup> [http. www. La langue française.com](http://www.lalanguefrancaise.com), consulté le 11.10.2019.

<sup>2</sup> Dictionnaire, le Grand Robert de la langue française, 2005.5, version électronique.

<sup>3</sup> Le grand Robert, idem.

grossier et le vulgaire, qui vont jusqu'aux confins de l'obscénité ? Le roman en tant que creuset de genres, qui apparaît tel un ensemble hétérogène de textes dont la nature et la visée pragmatiques sont très diverses, n'englobe-t-il pas certains textes dont le prosaïsme peut être tiré vers le poétique, grâce à une fine exploitation du symbolisme au sens saussurien (Piaget, 1950) le plus large possible ? Une telle vision du prosaïsme, selon Sylvie Freyermuth (2009), « s'apparente à une conception classique de la rhétorique comme typologie des figures [...], qui mérite un certain dépassement. » Aussi, le présent article a-t-il pour objet l'analyse des formes du prosaïsme, de leur fonctionnement énonciatif, ainsi que leur interprétation sémantico-idéologique, à travers les symbolismes. Notre démarche s'appuiera sur des occurrences tant lexicales que morphosyntaxiques répertoriées à travers des œuvres d'Ahmadou Kourouma, Maurice Bandaman et Calixte Beyala, tous, des romanciers négro-africains de langue française.

### 1. Concept, définitions et typologie du prosaïsme

Le terme de "prose" dont est issu la notion de "prosaïsme" et par ricochet, celle de "prosaïque", est définie traditionnellement d'une manière péjorative. Pour le *Dictionnaire français* de Pierre Richelet (1679), ce mot se rapporte au langage et désigne « tout ce qui n'est pas « vers ». Cette définition se charge donc logiquement d'une valeur négative dans l'adjectif "prosaïque". Emile Littré lui, définira « prosaïser » comme le simple « procès d'écrire en prose » (*Dictionnaire de la langue française*). Par la suite, il lui donnera le sens de ce « qui tient de la prose. » Mais, avec Pierre Larousse, le terme de "prosaïque" prendra le sens de « qui tient de la prose, qui appartient à la prose. » (*Grand Dictionnaire Universel*, 1869) Mais, tout cela, dans la perspective péjorative qui fait même tendre vers le dénigrement. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'émergence et la vulgarisation des expressions de « tours prosaïques » ; « vers prosaïques » ; « style prosaïque » (*Grand Dictionnaire Universel*, 1869) attesteront d'une généralisation d'emploi des termes de prosaïques et de prosaïsme. Ainsi, le langage prosaïque s'affiche-t-il, de nos jours, comme l'une des marques les plus saillantes de l'écriture romanesque. Si l'on convient que le prosaïsme réfère à tout ce qui est « écrit en prose et qui manque de noblesse. » (*Dictionnaire Le grand Robert*), il sied conséquemment de ranger dans le registre du prosaïsme, toutes les expressions de caractères quelque peu rébarbatifs, grossiers, distorsionnistes et anticonformistes, propres au langage populaire que l'on retrouve, généralement chez les romanciers de langue française, et particulièrement, chez Ahmadou Kourouma, Maurice Bandama et Calixte Beyala dont les textes servent de support d'analyse au présent article. Par ailleurs, dans ses travaux sur les concepts de « prose, prosaïque, prosaïsme », Gérard Dessons (2003) qualifie les textes empreints de prosaïsme, de « plats » (Desson, 2007). Pour lui, ces genres de textes qui se distinguent du poétique,

sont sans saillie particulière, et presque triviaux. Dans son article mentionné supra, il rappelle qu'à l'origine, le prosaïsme, notion péjorative, signifie « écrire en vers comme on écrit en prose ». Mais, avec Pierre Larousse, ce terme sort du cadre restrictif du vers (poétique), pour qualifier un défaut de style, à l'intérieur d'un passage relevé ; la prose étant réservée à l'expression ordinaire. De ce fait, le prosaïsme est mis en lumière par un effet de contraste, une introduction du monde dans ce qui est censé être poétique parce qu'euphémisé, dans ce qui transporte et permet alors l'élévation de l'âme. Dressons résumé parfaitement la situation en ces termes :

Le sens commun a donc placé le prosaïsme du côté du commun, de la crudité, de la vulgarité, de la bassesse, de la bêtise, de l'intimisme, du dépouillement, du réalisme, du naturalisme, de la réflexion opposée à l'exaltation. On « s'enlise » dans le prosaïsme, on le « frôle » comme un danger. Souvent, le prosaïsme « menace » l'écrivain. (Desson, 2007)

Du point de vue stylistique ou rhétorique, le prosaïsme apparaît comme une macrostructure dont les manifestations peuvent s'étendre au domaine du rythme et de l'allure textuels. C'est un procédé d'expression et une forme d'écriture qui fait appel à des propriétés particulières, l'opposant, quasi diamétralement, au classicisme qui se définit, en revanche, comme la qualité de « tout ce qui a les caractères esthétiques de la mesure, de la raison, du respect des règles, de la division par genres, appartenant à la période classique. » (Dictionnaire, le Grand Robert, 2005) On peut donc retenir avec Gérard Dessons que le prosaïsme « est une imperfection d'écrire qui concerne le vers, et qui se manifeste soit par un défaut de carrure métrique, soit par un excès de celle-ci. » (Desson, 2007) A ce titre, le prosaïsme se présente comme un ethos discursif, c'est-à-dire une attitude de langage, une manière de dire. Au plan linguistique, voire lexical et syntaxique, ses marques sont beaucoup plus perceptibles chez les romanciers que nous avons sélectionnés. On y assiste, souventes fois, à un choix peu soucieux des normes de vocabulaire et de construction. Ainsi, quel que soit le niveau des mots, des propos ou des expressions, le prosaïsme y apparaît sous des configurations diverses dont quelques-unes, à tout le moins, les principales, de par leurs caractéristiques, donnent lieu aux avatars suivants : le prosaïsme grossier, le prosaïsme vulgaire et le prosaïsme pseudo-euphémiste.

## 2. Analyse des occurrences ou tours prosaïques du corpus

Cette analyse des tours prosaïques consacre l'analyse lexicale et morphosyntaxique des occurrences répertoriées dans quelques œuvres des écrivains romanciers susmentionnés. Les instances énonciatives que sont les narrateurs ou les personnages usent non seulement de langages prosaïques, mais ils s'adonnent aussi, à des faits et gestes qui offensent ouvertement la pudeur. Leurs propos présentent, en effet, des caractéristiques très choquantes et exposent parfois, sans atténuation, avec un certain cynisme même, l'objet d'un interdit social, notamment sexuel. Ce postulat majeur est plus actualisé de

diverses manières, dans les ouvrages-corpus de ces romanciers négro-africains francophones retenus pour notre analyse.

### 2.1. *Le prosaïsme Kouroumien*

Chez Kourouma, les énoncés incarnant le prototype de prosaïsme de style grossier mettent en avant des procédés de comparaison où les comparants comportent des expressions effectivement *plates* présentant sans détours, les réalités dépeintes avec des images *crues et cruelles*, tout comme l'illustrent les occurrences suivantes :

- Mais ce n'était rien par rapport à Yacouba qui avait fini par ressembler lorsqu'il marchait, à quelqu'un qui avait de gros testicules herniaires, une volumineuse hernie. Allah n'est pas obligé, 204
- C'étaient des vrais vieillards féticheurs, non musulmans...ils étaient vilains et sales comme l'anus de l'hyène...Tellement ils croquaient des colas que deux avaient les mâchoires nues, complètement nues comme les séants d'un chimpanzé., Allah n'est pas obligé, 26
- Ils tergiversaient, tergiversaient. Alors Johnson décida d'agir en garçon, un garçon ayant un bangala qui bande, Allah n'est pas obligé, 122.
- Faforo ! (Cul de mon père, sexe de mon père) ! , Allah n'est pas obligé 155.

Le romancier décide de s'exprimer ou de décrire les choses avec le réalisme qui lui sied, en choisissant des termes et des images capables de rendre compte de sa vision personnelle du monde. Les faits grossiers sont rendus de sorte, non seulement à choquer, mais aussi, à attirer, par moment, le sourire du lecteur. L'écrivain, pour ce faire, s'adonne à une caractérisation hyperbolique des choses et des êtres, tel que cela se présente dans les exemples ci-dessus. Par moment, avec Kourouma, cette espèce de barbarisme langagier se durcit au moyen de certaines expressions empruntées à la langue locale, sa langue maternelle, le malinké que l'on retrouve disséminées dans l'ensemble de ses textes. Ce sont notamment des emprunts linguistiques comme : « Gnamokodé ! (Bâtards de bâtardise) ! » ; « Faforo ! (Cul de mon père ou sexe de mon père) ! », qui viennent renforcer l'expressivité visée par l'oralité. Cette manière de parler ou d'écrire s'apparente à un artifice marquant le refus de l'auteur, de se conformer au parler normatif de la langue occidentale qu'il considère, certainement, comme assez contraignant. Les séquences énonciatives prosaïques illustrant le style vulgaire dans le corpus, regorgent d'expressions ou de lexèmes métaphoriques qui, d'une part, choquent aussi par leurs caractères surtout injurieux. D'autre part, elles situent l'énoncé dans le registre familier et par conséquent, dans la langue vulgaire qui s'oppose à la langue savante. Elle est à cheval sur les registres du populaire et du médian ou courant, ainsi que cela transparait à travers ces occurrences que l'on relève chez lui :

- « Bâtards de fils de chien ! », Les Soleils des Indépendances, 27

« Ce criminel de pays la Côte d'Ivoire...dans cette fichue bordélique ville Bété de Daloa. » Quand on refuse on dit non, 19

« Gnamokodé ! (Bâtards de bâtardise) ! », Allah n'est pas obligé, 155.

Dans le prototype pseudo-euphémiste, Kourouma allie l'humour et la métaphore que l'on aperçoit dans les tours périssologiques<sup>4</sup> ci-dessus. Par exemple, les expressions « le seul à avoir du solide entre les jambes » et « une puanteur comme l'approche de l'anus d'une civette », présentent un caractère très grossier. En effet, la tournure, "votre margouillat battait la tête sous le pantalon" n'est, en fait, qu'une allusion métaphorique au sexe en érection du sujet référentiel, quand "être le seul à avoir été un vrai garçon" et "le seul à avoir eu du solide entre les jambes", sont des termes couverts ou voilés qui dépeignent et définissent un homme brave et courageux. Sous sa plume, le prototype pseudo-euphémiste se caractérise par des expressions tant métaphoriques que périphrastiques au moyen desquelles les sujets-parlants feignent une certaine pudeur langagière, en habillant d'euphémisme, les paroles qu'ils profèrent, mais qui restent, somme toute, très marquées par une interférence avec le parler populaire, trivial ainsi que le montrent les exemples ci-après :

« Toute la journée, votre margouillat battait de la tête sous le pantalon, ajoute le répondeur en riant. », En attendant le vote des bêtes sauvages, 134.

« Le Président Gbagbo est le seul à avoir été un vrai garçon sous Houphouët, le seul à avoir eu du solide entre les jambes », Quand on refuse on dit non, 11.

En somme, le prosaïsme kouroumien se lit à travers sa volonté de s'exprimer ou de décrire les choses avec le réalisme qui lui sied. Il choisit, en effet, des termes et des images capables de rendre compte de sa vision personnelle du monde. Les faits sont rendus de sorte, non seulement à choquer, mais aussi, à attirer, par moment, le sourire du lecteur. Il s'adonne à une caractérisation hyperbolique des choses et des êtres, dans cette espèce de barbarisme langagier qui se durcit au moyen de certaines expressions empruntées à sa langue maternelle, le malinké, que l'on retrouve disséminées dans l'ensemble de ses textes. Ce sont notamment des emprunts linguistiques qui permettent de renforcer l'expressivité visée par l'oralité. Le style vulgaire recourt par moment à des structures et lexèmes métaphoriques qui dérangent le lecteur, par leurs caractères surtout injurieux qui situent l'énoncé dans le registre familier, voire dans la langue vulgaire opposée à la langue savante. Mais son langage demeure à cheval sur les registres populaire et médian. Que dire de l'usage de cette macrostructure chez Maurice Bandaman ?

---

<sup>4</sup> En rhétorique, la périssologie se définit comme « un Procédé de style qui consiste à insister sur une idée en l'exprimant plusieurs fois en des termes différents. ». Les didacticiens la rapprochent de la tautologie et du pléonasme qui sont figures ou des manières de s'exprimer qui consiste à répéter inutilement une idée déjà énoncée ».

## 2.2. Le prosaïsme chez Maurice Bandaman

Bandaman a une propension au langage familier, populaire. Son écriture est fortement marquée par le style grossier et imprégnée du langage populaire, ainsi qu'on le voit dans les occurrences suivantes :

« Bâtard ! fils de bâtard ! Voyou ! Qui t'a dit de le tuer ? Tu ne l'as pas vu avec le Prési sur la photo ? Tu ne sais pas que c'est le pot du Prési ? Ta mère con-pourrie ? Si tu dis un mot, je te tue, je coupe ta pine et te la fous dans ta vilaine bouche de cafard ! Si ce n'était pas à cause de tantie, la première dame, j'allais te tuer mal, mal ! » L'état zérhos ou la guerre des gaous, 76.

« Vous les filles des grands là, vous ne voulez pas qu'on vous baise aussi ! Aujourd'hui, c'est aujourd'hui ! Sors on va prendre pour nous dans toi ! », L'état zérhos ou la guerre des gaous, 107.

« C'est toi que les esprits connaissent ! C'est ta main qui sait égorger les gens ! C'est ta main qui sait répandre le sang ! Et tu oses refuser de ! Alors que ta pine est nourrie pour baiser les cadavres ! baiser les cadavres ! » L'état zérhos ou la guerre des gaous, 262.

Avec lui, le prosaïsme est visible par le choix d'un vocabulaire complètement ordurier, violent et empreint d'indélicatesses propres au langage populaire et au registre familier. Sur le plan lexical, on retrouve des mots comme : (bâtard ; con-pourrie ; ta pine ; foutre ; baiser) ; le mot tronqué (Prési) et l'archaïsme (pot) qui marquent, tous, une discursité vulgaire digne d'une bassesse morale et langagière. La syntaxe, quant à elle, porte les stigmates de tournures ou d'expressions populaires, voire relâchées telles que : (Vous les filles des grands là ; on va prendre pour nous dans toi ; ta pine est nourrie pour baiser les cadavres) que l'on rencontre dans ses textes. L'on peut souligner aussi, l'usage de l'interrogation à ton uniquement montant et sans inversion ni mot interrogatif comme dans :

« Qui t'a dit de le tuer ? Tu ne l'as pas vu avec le Prési sur la photo ? Tu ne sais pas que c'est le pot du Prési ? Ta mère con-pourrie ! », L'état zérhos ou la guerre des gaous, 76 (a).

Ces expressions injurieuses expriment aussi des menaces d'une violence particulière, proférées à l'encontre des interlocuteurs, caractérisent le style grossier, volontairement usé par l'écrivain. Dans les trois premières occurrences susmentionnées, Maurice Bandaman met le locuteur face à un interlocuteur, dans un contexte d'interaction discursive, question certainement, de leur faire endosser la responsabilité de la gravité des expressions et, par conséquent, de leur grossièreté. Cette distanciation astucieuse prend une autre tournure où le romancier décide de présenter, dans une description très osée et indélicate, des agissements des personnages, ainsi que les faits dont ils se sont rendus coupables, à l'image de ce que l'on voit à travers cet autre exemple :

Ces femmes s'étaient couvertes d'injures incendiaires, s'accusant mutuellement d'être des bordels, d'avoir de gros vagins qui sentaient mauvais ; vraiment des paroles cruelles et crues, comme celles soutenant

que Mamie Awlabo sortait avec le boucher Peuhl, le petit bonhomme malingre et sale comme le groin d'un porc sentant le soko jusque dans ses testicules de couleur de viande, oualàï ! Paroles de femmes

La Bible et le fusil, 42.

Cette volonté de distanciation de l'écrivain, vis-à-vis des instances énonciatives et de leur discours, se fait plus patente, par l'usage du démonstratif "ces", utilisé pour actualiser le substantif "femmes", dans le syntagme nominal « ces femmes ». L'écrivain, par ce procédé, semble, visiblement, porter un regard disgracieux sur leurs comportements et leurs propos obscènes et malséants, c'est-à-dire inconvenants à la bienséance. Son prosaïsme linguistico-romanesque se signale, souventes fois aussi, par des constructions phrastiques de longueur, volontairement, demeurée du type :

Tu b...la plus belle fille du pays, tu manges du caviar, du saumon et du foie gras, parfaitement arrosés de Petrus, Rothschild, Nuits-Saint-Georges de premier cru, sous le doux violon de Mozart, tu arroses le corps de la belle fille de champagne que tu lèche sur le soleil de sa peau, comme un chien en chaleur.

L'état zérhos ou la guerre des gaous, 278.

A l'analyse, cette longue phrase dont l'interprétation sémantique prête à de nombreuses confusions, pourrait être paraphrasée et restructurée comme suit :

Sous le doux violon de Mozart, tu baises la plus belle fille du pays, Tu manges du caviar, du saumon et du foie gras qui sont parfaitement arrosés de Petrus, Rothschild, Nuits-Saint-Georges de premier cru. Tu arroses le corps de la belle fille de champagne. Et, comme un chien en chaleur, tu lèches le champagne sur le soleil de sa peau. »,

L'état zérhos ou la guerre des gaous., 278 (a).

Chez lui, l'expression du prosaïsme pseudo-euphémiste fait usage de mécanismes linguistiques tels que le procédé de troncation lexématique qui s'observe dans les tournures ci-après :

« Je respire, mange, bois et b... » L'état zérhos ou la guerre des gaous, 173.

« Tu b...la plus belle fille du pays. » L'état zérhos ou la guerre des gaous, 139.

Le premier exemple présente, d'une part, la troncation des deux syllabes qui font l'essentiel du lexème verbal "baiser" (ai - ses), pour ne retenir que la première lettre qui donne le son [b]. D'autre part, apparaît l'omission ou l'ellipse de l'instance énonciative "je", entraînant une sorte d'accumulation, dans ce premier exemple qui devait être normalement construit comme suit :

« Je respire, je mange, je bois et je baise. », L'état zérhos ou la guerre des gaous, 173(a).

Cela aurait fait subsister la symétrie syntaxique dans ce tour à caractère parataxique qui sert de série énumérative. Ces mécanismes linguistiques décrits, permettent d'introduire une technique de camouflage oratoire qui marque le caractère pseudo-euphémiste de la grossièreté langagière de

l'énonciateur. Dans l'exemple qui suit, le maquillage s'opère plutôt au moyen de constructions périsologues :

« Et la française dévoilée et vaincue, se lassait arroser par la semence drue, sauvage et bouillonnante du com-zone. », *L'état zérhos ou la guerre des gaous*, 139.

Ici, la structure syntaxique, " se laisser arroser par la semence " révèle une métaphore filée sur les lexèmes "arroser" et "semence". En effet, si l'on réfère au dictionnaire, la semence est « le liquide séminal du mâle, le sperme. » (Le Grand Robert, version électronique, 2005). Par ailleurs, "la semence", dans ce contexte, ne désigne autre chose que le sperme du commandant de zone, lui-même désigné par l'apocope "com-zone". La métaphore se présente donc véritablement, comme une autre marque de ce prototype prosaïque que l'on retrouve encore, à travers les constructions du genre, "sa baguette insatiable" et "les besaces de toutes les nanas", contenues dans l'occurrence suivante :

Il fut bruyamment interpellé par le même rival jaloux qui lui reprocha sa propension à plonger sa baguette insatiable dans les besaces de toutes les nanas qui venaient dans la zone, noires comme blanches..., *L'état zérhos ou la guerre des gaous*, 138.

Cet usage périsologique est renforcé par la présence du lexème "nana", un argot répandu en milieu étudiant, puis dans la langue familière française. Au regard de ces usages prosaïques relevés dans l'écriture Bandamienne, il est loisible d'affirmer que ce dernier affiche sa propension à l'usage de ce style d'écriture qui fait l'objet de notre analyse. En somme, le prosaïsme Bandamanien se caractérise par un vocabulaire complètement ordurier, violent et empreint d'indélicatesses propres au langage populaire et au registre familier. Son lexique est fait de mots dont la crudité, la vulgarité et la bassesse sont difficilement dissimulables. Sa syntaxe porte les stigmates de tournures ou d'expressions populaires qui respirent un caractère fortement relâché, débridé et étriqué. Il convient de retenir, en outre, les constructions phrastiques de longueurs, volontairement, demeurées dont l'interprétation sémantique prête à de nombreuses confusions. Même si le romancier donne généralement dans une description très osée et indélicate des agissements des personnages, il use régulièrement de macrostructures périsologiques et de techniques lexico-troncatives permettant d'assurer un camouflage oratoire, à but euphémiste. Mais qu'en est-il chez Béalala ?

### 2.3. Chez Calixte Béalala

D'entrée, Béalala fait le choix d'une description quasi omnisciente des faits et gestes obscènes de ses personnages, pour mettre en relief, le caractère prosaïsme de son écriture. Elle dépeint sans détours, dans les menus détails, tous les faits et gestes, en déployant un lexique constituant, en grande partie, un champ sémantique de la sexualité, voire de la fornication ou de relations



sexuelles. Avec une telle peinture ou une telle description d'allure naturaliste, elle transporte quasiment le lecteur aux confins du phénomène de l'hypotypose. De fait, elle crée en lui, l'impression d'assister et même, de participer, en direct, à une scène d'amour. En témoignent les occurrences ci-après :

Elle tente de se libérer, il l'agrippe plus fort, l'oblige à s'allonger sur le lit. Il s'abat sur elle, elle le frappe, il s'attaque à son slip, elle le mord, elle ne veut pas, il s'évertue à la soumettre, il fonce sur le clitoris, elle se cabre, elle serre les cuisses pour faire obstacle à la main qui fraie un chemin à coups d'ongles. Je bande pour toi, chère amie... »,

C'est le soleil qui m'a brûlée, 132.

Par cette description minutieuse, omnisciente de cette aventure sexuelle, l'écrivain montre comment l'homme monopolise le désir sexuel et brutalise la femme, dont l'avis ne compte nullement ici. L'énoncé suivant montre une autre aventure de femme avec l'homme :

Elle dénoue son pagne. Elle se plante devant la glace. Elle écarte ses cuisses. Elle ausculte l'intérieur de son sexe. Elle introduit son doigt., C'est le soleil qui m'a brûlée, 20.

Dans cet exemple, nonobstant la présence d'un vocabulaire et de constructions propres au registres médian et soutenu : (dénouer son pagne ; se planter devant la glace), on dénote la subsistance ou la prévalence du langage familier, de même que la crudité et l'obscénité des propos marquant le style grossier. Avec elle, les éléments de nature vulgaire, triviale et populaire expriment un certain nombre de sentiments qui vont de la colère à l'indignation. Le lexique est fait de mots habituels, courants, mais la syntaxe est marquée par la conjugaison de séries parataxiques et de propositions simples et indépendantes juxtaposées, ainsi que cela se présente dans les exemples suivants :

Tes yeux sont verts, tes seins lourds, tes cheveux coulent jusque sur tes fesses. Ça m'excite. Il saisit une jambe, puis l'autre, les pose sur ses épaules. », Tu t'appelleras Tanga, 30.

Fous le camp ! Salope ! Tu veux ma mort ! », Tu t'appelleras Tanga, 57.

- Détraque-lui les os ! Baise-la plutôt et fous-nous la paix ! Merde ! On veut dormir. », Tu t'appelleras Tanga, 62.

- Tu ne vas pas recommencer tes conneries ? Tu oublies que dans quelques années, tu ne seras plus rien. Tes seins, tes fesses, ton ventre, tout ça va tomber. Profite du moment. Garde à chaque chose son temps et sa place. C'est la voix de la sagesse. », Tu t'appelleras Tanga, 128

Ta gueule ! Voilà des semaines que j'ai mal aux reins. Tu vas me servir de démarreur. Il baisse les bretelles de ma robe. Il s'agenouille. Il tête goulument mes seins. », Tu t'appelleras Tanga, 95.

Outre la métaphore, la technique de camouflage langagier s'accommode aussi, de métonymie que l'on observe sous des formes diverses, telles qu'elles se présentent dans les occurrences suivantes :

Elle appelait le plaisir, elle lui disait de venir, de venir avec sa chaleur dans ses reins, de la prendre jusqu'à sortir sa jouissance. Jamais encore elle n'avait joui de l'homme. » C'est le soleil qui m'a brûlée, 22.

« A seize ans, j'ai habité tant de lits, jour après jour, avec des hommes de tous les pays, de toutes les couleurs. » Tu t'appelleras Tanga, 151.

« Il me pénètre. Ses pas me traversent. L'existence de femme me vient.

Tu t'appelleras Tanga, 30

Son ventre s'offrait, accueillait leur sexe imbécile, puis rejetait dans le vide où elle s'était retirée, leur sève inutile. Elle se soumettait à tous les désirs. »,

C'est le soleil qui m'a brûlée, 51

Dans ces énoncés, Beyala feint une prétendue pudeur qui met en avant le style pseudo-euphémiste. En (22), les tournures comme (le plaisir, lui, sa chaleur, sa jouissance), sont des désignateurs indirects de (l'homme), tout comme cela s'est révélé à la fin de la séquence. Il en est de même dans l'exemple (151) où le mot "lits" est une allusion, également, à l'homme, le mâle. Car, de coutume, le lit symbolise la sexualité. Dans le contexte de l'intimité sexuelle donc, « être ou se mettre au lit avec quelqu'un, habiter le lit de quelqu'un » (Le Grand Robert, Idem 2005), c'est coucher avec lui. Aussi, en affirmant qu'elle a "habité tant de lits", la locutrice reconnaît, avec euphémisme, qu'elle a couché avec de nombreux hommes. Toute chose mise fortement en relief par les complémentations phrastiques à caractère hyperbolique telles que : « avec des hommes de tous les pays, de toutes les couleurs. » Beyala accentue l'euphémisme par une description assez singulière de la jouissance sexuelle, dans les occurrences (30) et (51) de la série illustrative ci-dessus. A travers chaque proposition juxtaposée en (30), elle utilise des expressions indiquant une action menée par l'homme sur la personne de la femme :

Il me pénètre. Ses pas me traversent. L'existence de femme me vient.

Tu t'appelleras Tanga, 30 (a)

L'on voit là, l'acte de pénétration du sexe de l'homme dans celui de la femme, l'exécution des mouvements de va-et-vient par l'homme ; actes qui mènent la femme à la jouissance. L'homme et la jouissance féminine connaissent une désignation métaphorique : (*Il, Ses pas, l'existence de femme*). La métonymie est visible, aussi, en (51), par les tournures telles que (*son ventre, leur sève, tous les désirs*) qui mettent en présence, la femme et des hommes, voire qui opposent la femme aux hommes. Au travers de cette description quasi hypotypotique, se lit une volonté de l'auteur, de mettre en avant, plutôt un acte de soumission qu'un acte sexuel consenti. Ce contre quoi, elle semble s'insurger, comme en témoignent les caractérisations suivantes : (*leurs sexes imbéciles, leur sève inutile*) ; expressions qui trahissent quelque peu la perspective d'euphémisation

langagière. En effet, cela se voit par le fait qu'elle lâche de façon crue, l'expression de "sexe imbéciles". Tout comme chez les deux autres romanciers, la sexualité est un thème très important dans l'œuvre de Beyala, ainsi que le montrent ces expériences vécues par les femmes et que portent le personnage d'Atéba :

Une cuisse, des reins, des fesses. Un amas de chair déversés par les dieux pour annoncer la venue de la femme, une boursouflure de de chair qui ne se nommera pas. » Tu t'appelleras Tanga, 26  
 « Fous le camp ! Ingrate ! Fous le camp ! Salope !

*Tu t'appelleras Tanga, 57*

Une telle caractérisation banalisante et avilissante de la femme montre qu'elle est l'inférieure de l'homme. Selon cet exemple, l'homme semble créé par Dieu, tandis que la femme est déversée par les dieux. Ce qui sous-entend que ces deux êtres sont différents et inégaux mêmes devant les divinités. Les injonctions et les injures qui suivent la description préalable, renforcent l'idée de domination, de maltraitance et donc d'injustice faite aux femmes dans la société. Beyala, par la crudité de son style, étale ces tars pour mieux les dénoncer et les combattre. Elle veut choquer le lecteur qu'elle prend ainsi, à témoin. Cette volonté est encore mise en relief par cet autre exemple :

Elle veut se consacrer reine pour que la femme ne se retrouve plus acculée aux fourneaux, préparant des petits plats idiots, à un idiot, avec une idiote entre les jambes »,

*Tu t'appelleras Tanga, 122*

Dans ce contexte, Beyala, par le jeu du langage, ironise la situation et renvoie l'injure à la gente masculine, à travers le mot (idiots), repris trois fois dans l'énoncé, un peu comme une réponse du berger à la bergère. Au total, par ce style prosaïque, Calixte Beyala exprime, sans ménagement, les faits et gestes obscènes de ses personnages. Elle mène une description omnisciente qui met en relief, le caractère prosaïsme de son écriture. Elle dépeint sans détours, dans les menus détails, tous les faits et gestes, en déployant un lexique constituant majoritairement un champ sémantique de la sexualité. Sa peinture de marque réaliste et naturaliste, transporte quasiment le lecteur aux confins de l'hypotypose en créant en lui, l'impression d'assister et même, de participer réellement aux scènes d'amour décrites. Avec elle, les éléments de nature vulgaire, triviale et populaire expriment un certain nombre de sentiments tels la colère et l'indignation. Le lexique est fait de mots habituels, courants, mais la syntaxe est marquée par la conjugaison de séries parataxiques et de propositions simples et indépendantes juxtaposées. Perçu donc comme une imperfection d'écriture, le prosaïsme ouvre naturellement les portes à une quête de significations ou d'implicatures possibles. Par conséquent, que retenir de ces différentes tendances d'écriture de ces romanciers dont le point commun

demeure ici, le prosaïsme ? Autrement dit, que symbolise ce style d'écriture dans le roman négro-africain francophone ?

### 3. Enjeux du prosaïsme linguistique dans le roman négro-africain francophone

En fait d'enjeux, il s'agit véritablement des portées énonciatives du style d'écriture prosaïque que cet article envisage de décrypter dans le roman d'obédience négro-africain francophone. Toute œuvre littéraire, dit-on, suppose une écriture, au préalable. De ce seul point de vue, déjà, elle renferme toujours des éléments, des visées, souvent, inapparentes. L'on peut s'en convaincre avec Saussure et Benveniste qui affirment respectivement, qu'« il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé » (Saussure, 1917) et que « toute écriture renferme toujours des éléments souvent radicalement arbitraires, mais presque toujours relativement motivés, dans des proportions très variables. » (Benveniste, 1976) Mieux, si l'on en croit Tinianov (1965) pour qui il n'existe aucune écriture innocente, toutes ces pratiques prosaïques inspirent des sens ou des valeurs certains. Au demeurant, notre analyse a généré, en termes de portées énonciatives, des valeurs aussi bien esthétiques, littéraires, idéologiques que culturelles, quant aux caractéristiques des usages prosaïques.

#### 3.1. Valeur esthétique : le prosaïsme, une nouvelle esthétique du « dire » et de « l'écrire »

Il convient de gager, à l'issue de cette analyse, que l'entreprise de prosaïsation de l'écriture romanesque apparaît comme la révélation d'une nouvelle esthétique d'écriture, c'est-à-dire, d'un nouveau mode de dire, un *ethos* discursif nouveau, fondé sur des principes discriminatoires observables. En effet, l'écriture prosaïque telle qu'examinée à travers les occurrences-corpus susmentionnées, s'approprie le discours ordinaire, populaire chez les négro-africains. De fait, leur discours, pour prosaïque qu'il soit, met, surtout en avant, les caractéristiques, de vulgarité, de trivialité, de bassesse morale et de crudité du langage. D'une manière générale, chez ces négro-africains de langue française, le prosaïsme se présente plus comme un style d'écriture, « un mode de dire » (Gérard Dessons, 2007, pp.125-127) qui caractérise l'esthétique de l'intimisme, de la vulgarité, de la crudité, des inconvenances. Cet *ethos* transcende même les tabous, les interdits et permet de dire l'indicible. Il participe, chez eux, de l'esthétique de la déconstruction des carcans classiques du dire et de l'écrire littéraires. Ce projet est aussi fortement manifesté dans leurs pratiques prosaïques. Il transparait dans une syntaxe, par moment débridée, qui s'accommode avec de très longues phrases ambiguës, prêtant même à de nombreuses confusions, quant à leur interprétation sémantique, ainsi que des troncations lexicales à visée de camouflages discursifs euphémistes. En définitive, nous pouvons retenir avec Dessons que le

prosaïsme, en plus d'être un « éthos », est aussi « une imperfection d'écriture » que s'approprient ces romanciers négro-africains en vue de dynamiser leurs textes, dans le contexte de l'hétérogénéité morphologique.

### ***3.2. Valeur littéraire : le style prosaïque, un puissant moyen de focalisation énonciative***

Il est vrai que les mots et les expressions qui manifestent le prosaïsme sont en conflit ou en décalage avec la stricte observance des règles et tombent sous le coup des sanctions normatives qui en font des distorsions ou des écarts. Cependant, l'on doit dépasser cette vision en montrant qu'une prose prosaïque peut être tirée vers le poétique, grâce à une exploitation fine de la symbolique, au sens saussurien, le plus large du terme. En effet, les énoncés incarnant le prosaïsme de style grossier et vulgaire utilisent des procédés de comparaison où les comparants comportent des expressions plates, présentant sans détours, les réalités dépeintes avec des images crues et cruelles. Toutes choses qui permettent d'attirer et de focaliser l'attention du lecteur ou interlocuteur, avec une certaine force, sur l'objet ou le contenu du message. En réalité, avec ces prototypes, les faits sont rendus de sorte à choquer ou à attirer, par moment, le sourire du lecteur. Cela apparaît comme une stratégie narrative de mise en éveil et surtout d'attrait du lecteur. De plus, les séquences énonciatives prosaïques illustrant le style vulgaire regorgent d'expressions ou de lexèmes métaphoriques qui choquent par leurs caractères à la fois grossiers et injurieux.

### ***3.3. Valeur idéologique : une appropriation linguistique par la déconstruction-reconstruction***

Dans le contexte littéraire qu'il convient d'appeler l'ère du « nouveau roman » africain, des écrivains négro-africains ont entrepris un véritable travail de déconstruction de la langue française, afin de reconcevoir une vérité africaine, par une esthétique vouée à leur engagement. Les romanciers dont les œuvres servent de support à notre analyse, dans le cadre de cet article (Ahmadou Kourouma, Maurice Bandaman et Calixte Beyala), s'inscrivent dans ce projet d'appropriation linguistique global. En effet, par le parricide, ils ont choisi d'orchestrer le renouvellement de la langue française et de l'écriture. En introduisant de nouveaux procédés comme le style prosaïque ci-dessus décrypté, et en disloquant les canons traditionnels du dire et de l'écrire de la langue française, ces romanciers rentrent dans le cercle de ceux qui ont la volonté de créer leur propre langage dans le français. Aussi, transparaissent au travers de leur nouveau mode d'écriture, en plus des valeurs poético-esthétiques communes analysées, d'autres valeurs spécifiques qui relèvent plus de l'idéologie sociale, politique et culturelle.

### **3.4. Valeur culturelle : une marque de saillance de l'africanité ou de l'oralité africaine**

En sémantique discursive ou en pragmatique, la notion de saillance se définit comme ce « qui est en évidence, qui s'impose à l'attention. » (Franck Neveu, 2015) Chez ces romanciers négro-africains, le prosaïsme porte les stigmates de l'oralité africaine que l'on voit à travers la violence des formes libérées et des formes inédites, présentes dans les occurrences analysées. De Kourouma à Beyala, en passant par Bandaman, cela se manifeste par les emprunts langagiers et le discours prosaïque particulièrement grossiers et vulgaires, même si par moment ils les accommodent avec des séquences euphémiques et humoristiques. Etant donné que ces romanciers appartiennent tous à une société dont la marque principale est l'oralité, l'on peut gager qu'il s'agit ici, de « l'oraliture » que nous pouvons définir avec Aurélia Mouzet (2003), comme : « le fait d'écrire l'oral ». Par-là, le prosaïsme met en relief, chez eux, une écriture iconoclaste dotée d'un discours libéré et engagé qui refuse de s'enfermer dans l'orthodoxie classique. On observe une forte alliance entre le lexique français et le langage populaire, familier, empreint de vulgarité et de violence (crudité). Toute chose qui enterre le langage de "la langue de bois" et célèbre la liberté créatrice. En somme, il est loisible d'affirmer, dans un tel développement, la saillance de l'africanité à travers la résurgence du modèle oral dans l'écriture romanesque. Et comme le dit Tro Dého Roger :

Ce recours à l'oralité par lequel ils marquent leur tendance au changement s'inscrit d'abord dans ce vieux projet de défense et d'illustration du patrimoine culturel africain [...] Ces écrivains semblent avoir fait le pari de soumettre le roman aux exigences esthétiques de l'oralité littéraire afin de traduire l'âme de leurs peuples.

Tro Dého Roger (2005, p.14)

### **3.5. Valeurs sociale et intellectuelle : un combat féministe et identitaire**

Calixte Beyala, il faut le reconnaître, se sert de son style prosaïque, devenu désormais une marque de ses œuvres, surtout romanesques, pour renforcer sa lutte féministe. Pour elle, ce combat passe avant tout, par l'écriture de la dénonciation, de la déconstruction. Elle fait désormais partie des écrivains de la diaspora africaine que l'on assimile à des écrivains migrants. Leur idéologie commune est de transcender les frontières et les cultures du monde, pour appartenir à un monde unique, en vue d'obtenir l'émergence d'un citoyen nouveau, un citoyen universel, à l'identité hybride. Le combat féministe dans lequel elle s'engage corps et âme, est tout aussi identitaire. C'est l'une des stratégies choisies pour atteindre cet objectif. Le mot féministe, il faut le rappeler, a été prononcé pour la première fois, sous la plume d'Alexandre Dumas (1872). Avec le postmodernisme, le féminisme se vulgarise et devient un

vaste mouvement social, politique, culturel, intellectuel, etc. pour la défense des femmes et surtout pour l'égalité entre les sexes. Sous l'influence donc de nombreux devanciers comme Simone de Beauvoir (1949), avec son célèbre ouvrage *Le deuxième sexe*, (1949), Beyala va s'élancer dans la déconstruction des stigmates féminins négatifs forgés depuis très longtemps. Elle rejette donc à travers ses œuvres, tout ce qui est de nature à enfermer la femme dans la servitude et la maltraitance. Ainsi, le prosaïsme dont traite notre article, s'apparente bien à l'un de ces mécanismes de déconstruction-reconstruction et surtout de dénonciation qui lui permet de réaliser son projet. Le style prosaïque se présente chez Beyala, comme un nouveau mode d'expression mis en avant, pour exprimer l'indicible, l'inconvenant, etc. Le roman devient dès lors, le lieu de la revendication des libertés confisquées. Il permet de décrire la condition inhumaine des femmes dans l'univers phallocrate.

### Conclusion

Le rapport de la littérature africaine à la langue française est en perpétuelle mutation. En effet, une nouvelle génération d'écrivains dont font partie ceux de notre corpus, animés par un fort désir de déconstruction de la langue française essaient de trouver de nouvelles voies romanesques susceptibles de mieux dire et montrer les réalités africaines. Ils prennent pour prétexte les dénonciations politiques, idéologiques et les malversations des dirigeants africains. Leurs écritures marquées de subversion comme le montre l'analyse des tours prosaïques, découlent de la littérature de la rupture, de la déconstruction et de la violence discursive qui caractérisent les formes libérées et inédites. Le style prosaïque y met en relief une écriture iconoclaste dotée de discours libérés et engagés qui refusent de s'enfermer dans l'orthodoxie classique. Ils utilisent le style prosaïque où on observe une forte alliance entre le lexique français et le registre familier, voire le langage populaire empreint de vulgarité et de violence verbale. La diversité des formes exprimées dans leurs différents textes montre bien que cet ethos nouveau constitue l'un des fondements de leur liberté créatrice. En termes de symbolismes, leur prosaïsme scriptural romanesque consacre plusieurs valeurs tant poétiques, esthétiques qu'idéologiques.

### Bibliographie

- BANDAMAN, M. 1996. *La Bible et le fusil*, CEDA, Abidjan.
- BANDAMAN, M. 2016. *L'État Z'Héros ou la guerre des gaous*, Michel Lafond, Paris.
- BARTHES, R. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil, collection « Points », pp. (55-56).
- BENVENISTE, E. (1976) *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BEYALA, C. 1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock.



- BEYALA, C. 1988. *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, Stock.
- DE SAUSSURE, Ferdinand, (1917), *Cours de linguistique générale*.
- DESSONS, Gérard, (2003) « *Prose, prosaïque, prosaïsme* », Semen (en ligne), mis en ligne 01 mai 2007, consulté le 31 janvier 2020.
- FREYERMUTH, Sylvie, (2009), in « Poétique de la prose ou prose poétique ? Le rythme contre le prosaïsme », *Questions de style, Vous avez dit « prose » ?* URL : [http : // hdl.handle.net/10993/1740](http://hdl.handle.net/10993/1740), Consulté le 05 juin 2019.
- HEGEL, *Cours d'esthétique*, (1997), traduit de l'allemand par Jean Pierre Lefèvre et Veronika Shenk, tome 3, Aubier, « Bibliothèque philosophique », p.223. [En ligne], consultable sur URL :[http. www. La langue française.com](http://www.Lalanguefrancaise.com), consulté le 11.10.2019.
- KOUROUMA, A. 1976. *Les Soleils des Indépendances*, Editions du Seuil.
- KOUROUMA, A. 1990a. *Monnê, Outrages et Défis*, Editions du Seuil.
- KOUROUMA, A. 1999b. *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Editions du Seuil.
- KOUROUMA, A. 2000. *Allah n'est pas obligé*, Editions du Seuil.
- KOUROUMA, A. 2004. *Quand on refuse on dit non*, Editions du Seuil.
- MOUZET, A. 2003. « L'oralité dans les Soleils des indépendances : théâtre et musique des mots », in *Nodus Sciendi*, Edition Le Graal, "Les actes du colloque « Ahmadou Kourouma, un écrivain total »".p. 360.
- TINIANOV, Y. 1965. *De l'évolution littéraire, dans théorie de la littérature. Textes des formalistes russes*, Editions par TZEVEVAN Todorov, Paris, Seuil.
- TRO DEHO, R. 2005. *Création romanesque négro-africaine et ressources de la tradition orale*, L'Harmattan, Paris, p.14

### Autres

- Dictionnaire, le *Grand Robert de la langue française*, 2005.5, version électronique.
- Grand Dictionnaire Universel du XIXème siècle*, (1869).
- LAROUSSE, Pierre, *Le dictionnaire Larousse de la langue française*.
- LITRE, E. *Dictionnaire de la langue française*,
- NEVEU, F. 2015. *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin., 2ème Edition revue et corrigé.
- PIAGET, Jean, (1950), *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard.
- RICHELET, P. 1679. *Dictionnaire de la langue française*.